

# LES CARNETS DU LOIR

Carnet numéro 9 / janvier 2011



Photos  
© LOST FILMS

## NE TIREZ PAS SUR L'OISEAU MOQUEUR DU SILENCE ET DES OMBRES

### Édito

Il y a quelques années, *Les Filles du loir* ont eu un véritable coup de cœur pour le roman de Harper Lee, *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*. L'écrivain Jérôme Lambert, en le préfaçant dans l'ouvrage collectif *Collection irraisonnée de préfaces à des livres fétiches* réussit à piquer davantage encore notre curiosité ! Ce livre sur l'enfance et sur les combats idéologiques d'un avocat progressiste est un best-seller en Amérique du Nord. En France, il est un peu moins connu, malgré sa réédition en livre de poche en 2010.

En juillet 2010, quelle ne fut pas notre surprise de découvrir en salle de cinéma, à l'occasion du Festival international du Film de La Rochelle, *Du silence et des ombres* de Robert Mulligan, adapté du roman de Harper Lee ! Ce film, très populaire aux États-Unis, notamment grâce au rôle d'Atticus Finch incarné par Gregory Peck, a été très peu vu en France. Cette injustice est aujourd'hui réparée grâce à la société de distribution LOST FILMS, créée par Marc Olry, qui offre aux spectateurs la possibilité de voir le film au cinéma depuis six mois.

Ce neuvième numéro des Carnets du loir est donc consacré au roman et à son adaptation cinématographique. Il inaugure également un nouveau partenariat avec Le Studio des Ursulines, salle de cinéma mythique, berceau de l'Art et Essai en France, dirigé aujourd'hui par Florian Deleporte que nous tenons ici à remercier pour nous avoir ouvert ses portes. Enfin, nous remercions Juliette Keating et Stéphanie Perrin pour leurs textes ainsi que Marc Olry pour l'iconographie.



# Sommaire

<b>Édito</b>	<b>Neuvième numéro des <i>Carnets du loir</i> .....</b>	<b>page 1</b>
<b>Première partie : Lectures</b>	<b>Sommaire .....</b>	<b>page 3</b>
	<b>Biographie de Harper Lee .....</b>	<b>page 5</b>
	<b>Boo, ou la bonté brute .....</b>	<b>page 7</b>
	<b><i>Équité, courage, obstination, amour</i> .....</b>	<b>page 11</b>
	<b>Le Noir, le fou et l'enfant : quelle justice ici-bas ? .....</b>	<b>page 13</b>
<b>Deuxième partie : Rencontres</b>	<b>Entretien avec Marc Olry .....</b>	<b>page 19</b>
	<b>Entretien avec Florian Deleporte .....</b>	<b>page 21</b>
<b><i>Les Filles du loir</i></b>	<b><i>Les Filles du loir</i>, association de lecteurs .....</b>	<b>page 27</b>



© LOST FILMS

# Biographie

Nelle Harper Lee est née en 1926 à Monroeville, dans le sud-ouest de l'Alabama. Cadette d'une famille de quatre enfants, elle a grandi tel un garçon manqué dans cette petite ville de 7 000 habitants. Son père était avocat et éditeur du journal local, le *Monroe Journal*. Elle n'a connu sa mère que malade, ne quittant quasiment jamais la demeure familiale.

L'un de ses plus proches amis d'enfance n'était autre que le futur écrivain Truman Capote alors connu sous le nom de Truman Persons. Plus dure et coriace que les garçons de son âge, lui, plus chétif et peu intéressé par les bagarres, elle lui servit, petite, de garde du corps. S'ils étaient de caractères différents, ils partageaient un certain mal-être dans leur vie familiale, Truman ayant lui été abandonné par ses parents. Cela les rapprocha pour de nombreuses années.

Très tôt Lee s'est intéressée à la littérature anglaise. Une fois au Collège Huntingdon à Montgomery, elle s'est consacrée pleinement à ses études et déjà à l'écriture, délaissant les autres étudiantes dont elle ne partageait pas les préoccupations futiles. Lee était alors membre de la *literary honor society* qui est une fraternité d'étudiants, ici littéraire, comme il en existe de nombreuses dans les universités américaines. Lorsqu'elle intégra l'Université de l'Alabama, à Tuscaloosa, elle contribua à la rédaction du journal de l'université et devint l'éditrice de son feuillet humoristique, le *Rammer Jammer*.

Elle entama des études de droit qui la poussèrent à quitter son poste d'éditrice. Mais après une année en Alabama et un premier semestre à l'Université d'Oxford, en Angleterre, elle convainquit sa famille de la laisser quitter le droit pour suivre sa voie, celle de l'écriture.

C'est ainsi qu'en 1949, à 23 ans, elle arriva à New York. Elle lutta plusieurs années, travaillant comme employée de bureau dans une compagnie aérienne. Elle retrouva son ami d'enfance Truman Capote qui commençait déjà à se faire connaître en tant qu'écrivain. C'est à New York qu'elle fit la connaissance du compositeur et chanteur lyrique Martin Brown et de sa femme Joy qui lui firent ce cadeau inespéré de prendre en charge ses besoins financiers pendant une année pour lui permettre de se consacrer à l'écriture à plein temps. Ils lui présentèrent également son futur agent qui lui conseilla de développer l'une de ses nouvelles qui deviendrait *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* (*To kill a Mockingbird* en version originale). Elle acheva le manuscrit en 1959.

Plus tard cette même année, elle apporta son aide à Truman Capote alors qu'il rédigeait un article pour le *New Yorker* sur les conséquences, dans une petite communauté du Kansas, du meurtre de quatre membres d'une famille de fermiers. En plus de l'assister dans ses recherches, elle l'aida particulièrement lors des entretiens avec les locaux, attirant leur sympathie grâce à son caractère avenant qui tranchait face à la personnalité et au style flamboyants de Truman Capote. Lee fournit à Capote toutes ses notes prises au cours des entretiens ainsi que lors du procès.

De retour à New York, alors qu'elle travaillait sur les finitions de son succès en devenir, l'article de Truman Capote évolua vers une œuvre non fictionnelle majeure qui deviendra *De sang froid* (*In Cold Blood* dans sa version originale). L'année suivante le succès accapara Lee toute entière, les critiques furent excellentes et nombreuses et son travail fut récompensé par le prestigieux Prix Pulitzer en 1961. Horton Foote ne tarda pas à écrire un scénario pour son adaptation au cinéma réalisée par Robert Mulligan qui sortit en 1962. Le film obtint quatre Academy Awards, plus connu sous le nom d'Oscars, dont celui du meilleur acteur pour la prestation de Gregory Peck dans le rôle d'Atticus Finch. Le père, avocat, de la jeune narratrice est reconnu pour avoir été inspiré du propre père de Harper Lee.

Au milieu des années 1960, il fut rapporté que Harper Lee travaillait sur son second roman, mais il ne fut jamais publié. Quand le livre de Truman Capote fut enfin publié, en 1966, un fossé se creusa entre les deux amis et collaborateurs alors que Capote, qui lui dédia son livre, ne fit aucune mention du travail colossal et de l'aide qu'elle lui apporta lors de ses recherches. Mais malgré la colère et la blessure engendrées par cet oubli, Lee et Capote restèrent finalement amis jusqu'à la mort de celui-ci en 1984.

**CLAIRE PATRIGEON**

## Boo, ou la bonté brute

Maycomb, Alabama. Au centre est la maison des Finch. Au centre, parce que c'est la leur : celle de Scout et de son frère Jem, d'Atticus leur père, celle qu'entretient Calpurnia à la peau noire qui fait oublier, avec ses crackling breads, l'absence d'une mère. Un fauteuil à bascule sur la véranda, une porte grillagée qui protège des moustiques, un salon où la petite fille apprend à lire dans la rubrique économique du *Mobile Register*, des chambres à l'étage, une cabane dans l'arbre du jardin où grandissent trois enfants dans la fournaise de l'été. Autour de la maison de Scout : l'univers de Maycomb. Tout près, les azalées de Miss Maudie, les ragots de Miss Stephanie, l'enfer de Mrs Henry Lafayette Dubose ; sur la grand-place, le tribunal, domaine de l'avocat Atticus Finch. Aux confins de l'univers : la région douteuse de la décharge, la méchante baraque des Ewell. Plus loin encore dans l'inconnu, le quartier des Noirs.

Les habitants de ce monde en miniature se croisent, bavardent devant l'église, se rendent visite, mangent des pâtisseries et se regardent vieillir. Tous, sauf un : Arthur, dit Boo, l'invisible reclus de la maison Radley qui pourrit lentement au bout de la rue. Boo, dont la présence mystérieuse et secrète fascine les enfants d'Atticus.

Dans ce tableau d'une petite ville du Sud plongée dans la Grande Dépression des années 1930, le regard est sans cesse tiré hors du centre vers la périphérie, va et vient de la maison ouverte et animée des Finch, à la maison figée des Radley. L'antre close de Boo est un centre hors du centre, une idée fixe qui obsède encore quand on croit l'esprit occupé par un tout autre objet. Boo, c'est l'étranger logé au cœur du familier, l'ailleurs né ici, la vérité dissimulée sous le spectacle faux de la réalité. Pour Scout comme pour Jem, grandir, ce sera accepter l'altérité de Boo comme la meilleure part de l'humanité, celle que l'on ne découvre que si l'on apprend à voir vraiment.

Faire sortir Boo. Tel est le défi que se lancent les gamins qui ne passent qu'en courant devant la maison à l'abandon, hantée, maléfique, se dressant telle un piège sur le chemin de l'école. Boo, qu'ils n'ont jamais vu que d'après le portrait que dessinent les rumeurs : immense, dévoreur d'écureuils crus, nyctalope et sûrement enchaîné, monstrueusement blanc. Ils veulent débusquer la bête, surtout Dill, le copain de Scout et de Jem. Ils ont des plans, qu'ils mûrissent longuement, tous trois poussés par un même désir : dévisager la figure insaisissable de leurs rêves, savoir enfin à quoi, à qui, ressemble Boo. Mais toutes les expéditions organisées au péril de leur vie – le frère d'Arthur a la gâchette facile – pour aller à son contact, demeurent vaines. Le lampadaire du coin de la rue semble borner pour toujours la frontière d'un monde farouche, à jamais inaccessible.

Avant d'être Boo, Arthur eut une vie. Les enfants savent ainsi qu'il existe vraiment : les anciens l'ont vu grandir. Le jeune Arthur a mal tourné. Enfermé par un père trop fidèle à la parole donnée au shérif, il est devenu Boo, un fantôme. Comment sait-on que Boo est encore vivant ? Aucun cercueil n'a franchi le seuil de la maison depuis la mort du vieux Radley, buté, étroitement religieux, « l'homme le plus méchant de la Création », selon Calpurnia ; le contraire d'Atticus Finch. Quelquefois, les enfants à l'affût croient percevoir un bruissement, un murmure indistinct, un léger tremblement. Une âme vibre derrière les volets clos dont une fente laisse imaginer le mouvement d'un rideau avant que ne se rétablissent le silence et l'immobilité tombals de la maison des Radley.

À Maycomb comme ailleurs, le bonheur de chacun passe par le bonheur de l'autre. Aussi, le don n'est-il créateur de liens que dans la gratuité, la réciprocité suspendue. Mais un don qui ne dit pas son auteur est une énigme qui tourmente gentiment les enfants. Scout et Jem dénichent confiserie, ficelle, pièces rutilantes, médaille terne, montre irrémédiablement cassée et petites figurines de savon sculptées à leur image, offertes, dans un nœud de l'arbre des Radley. Mr Averty ? Miss Maudie ? Tous les voisins sont suspectés d'être les généreux donateurs du trésor. Sauf un. Pourtant, quand le frère d'Arthur cimente le creux de l'arbre, cassant volontairement le lien ténu qui se nouait entre les enfants et l'enfermé, le désespoir rageur de Jem montre qu'il a compris : Boo n'est pas un fantôme mais un oiseau moqueur, sur lequel on ne doit pas tirer, car il ne fait jamais de mal. Les stratagèmes enfantins cessent avec les cadeaux, mais demeure, plus profonde encore, l'incompréhension.

Même quand Arthur Radley n'est plus au centre de la curiosité des enfants, Boo n'est jamais loin. L'histoire de Tom Robinson, cet homme noir accusé mensongèrement d'avoir violé une jeune fille blanche et qu'Atticus défend à son procès, raconte en creux le sort d'Arthur. Discrimination, injustice, enfermement sont les abstractions aux effets bien réels qu'apprennent à connaître les jeunes Finch à travers le destin de ces deux hommes dissemblables en apparence. Deux oiseaux moqueurs que les hommes civilisés s'acharnent à détruire malgré leur évidente innocence. « Ce n'est pas juste », déplore Jem en colère après le verdict condamnant le nègre quand chacun sait que seul Ewell, le blanc, est coupable. « Pourquoi Boo ne s'est-il jamais enfui ? », s'étonne Scout. Tom voulant fuir son injuste condamnation reçoit une balle dans le dos, tandis qu'en Europe s'installe le régime nazi, honni des américains si attachés à la démocra-



tie. Boo l'oublié, Tom le sacrifié, sont deux incarnations des contradictions américaines dont seuls les enfants s'indignent.

L'apparition finale du fantôme providentiel métamorphose le spectre en ange tutélaire. Scout le reconnaît, sans l'avoir jamais vu, à l'étrange blancheur de sa peau. Mais la révélation du vrai visage de ce voisin maigre et timide, qu'elle reconduit chez lui en le tenant par la main, ne la déçoit pas. Boo offre le visage de la bonté brute, irréfléchie, que la fillette devenue femme portera toujours au centre d'elle-même.

**JULIETTE KEATING**



© LOST FILMS

## Équité, courage, obstination, amour

**Équité, courage, obstination, amour.** Ces quatre mots inscrits de la main même de Gregory Peck sur son script pendant le tournage *Du silence et des ombres* (film réalisé par Robert Mulligan en 1962), résumant effectivement toute la complexité du personnage qu'il incarnait dans ce chef-d'œuvre du cinéma américain.

Adapté du roman d'Harper Lee sorti en 1961, *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* qui recevra d'ailleurs le prestigieux prix Pulitzer, le film ne connaîtra pas la même renommée que l'ouvrage devenu entre temps un classique de la littérature américaine et étudié à ce titre dans de nombreux collèges et lycées aux États-Unis et en Europe.

Cette adaptation cinématographique n'a malheureusement pas rencontré l'écho voulu dans le grand public à l'exception des aficionados de Gregory Peck et de Robert Duvall qui fait une apparition unique, magistrale et... silencieuse à la fin du film.

Persuadé de tenir là une véritable pépite, le jeune Alan J. Pakula décide de produire l'adaptation cinématographique du roman. Il confie la réalisation à Robert Mulligan et l'adaptation scénaristique à Horton Foote qui suit le plus fidèlement possible ce roman aux multiples entrées. Ainsi la caméra et la voix off seront les yeux et la voix de Scout, jeune fille à l'allure de garçon manqué qui nous dévoile nombre de détails de sa vie d'enfant mais surtout les mentalités de l'époque sans oublier les bisbilles de voisinage qui émaillent le récit. Orphelins de mère, Scout et son frère Jem sont élevés par leur père Atticus Finch (interprété par Gregory Peck), un avocat dans le Sud des États-Unis des années 1930 de la Dépression. La vie des trois personnages va emprunter des chemins particuliers pendant l'été, au moment même où le père est désigné pour défendre un Noir accusé injustement du viol d'une Blanche. Comme on peut s'en douter, cette tâche affectera toute la famille, entraînant une myriade de réactions dans leur entourage.

Robert Mulligan amorce avec cette adaptation un véritable cycle puisqu'il réalisera par la suite *L'Autre*, *Un été 42* ou encore *Un été en Louisiane*, autant de longs métrages tournant autour de la thématique de l'enfance. Il est d'ailleurs souvent comparé à François Truffaut, à tort ou à raison, pour ce penchant manifeste. Il est vrai que *Du silence et des ombres* pourrait s'inscrire dans la même lignée. La lecture du synopsis accreditte cette hypothèse.

Pourtant cette plongée dans une Amérique ségrégationniste des années 1930 ne s'arrête pas au monde de l'enfance, mais envisage, dans un même temps, celui des adul-

tes. Le télescopage de ces deux univers offre aux spectateurs un moment de grand cinéma : à savoir l'initiation des enfants et celle du père. Le procès est en effet l'occasion pour la narratrice Scout et son frère Jem de partir à la découverte d'un monde empli de beauté, d'aventures mais aussi de brutalité, où le Mal est omniprésent à travers les préjugés et les mensonges des adultes. Le spectateur prend un plaisir évident en suivant les pérégrinations des deux bambins baignés dans un univers presque gothique. Puis, par un effet de miroir, celles d'Atticus Finch, veuf, qui redécouvre alentour une cruauté que son cœur d'humaniste intègre, un rien idéaliste, tendait jusque là à occulter. Sa désillusion sera à la hauteur de ses idéaux.

Pourtant, tout n'est pas sombre dans ce film, bien au contraire. Le combat entamé par Atticus Finch pour les « civil rights » et contre la ségrégation semble ici sublimé par l'admiration que ces enfants vouent à leur père. Élevés selon des principes d'équité, de courage, d'obstination et surtout d'amour, ils incarnent en effet le pendant lumineux de cette sombre histoire d'adultes intolérants. Avec justesse et poésie.

**STÉPHANIE PERRIN**

## Le Noir, le fou et l'enfant : quelle justice ici-bas ?

Comme Mark Twain plaçait Huckleberry Finn sur un radeau pour qu'il découvre l'humanité de son esclave Jim, Harper Lee fait se confronter Scout et son frère Jem à deux figures de l'altérité. À l'orée de son récit, la romancière met en parallèle deux personnages dont la différence de peau cache un même sort, le Noir et le fou maladièrement blanc : « Bien des années plus tard, il nous arriva de discuter des événements qui avaient conduit à cet accident [le bras cassé de Jem]. Je maintenais que les Ewell en étaient entièrement responsables, mais Jem, de quatre ans mon aîné, prétendait que tout avait commencé avant, l'été où Dill se joignit à nous et nous mit en tête de faire sortir Boo Radley. » Mais ces enfants ont un guide, leur père, Atticus qui leur dira qu'ils ont tous deux raison. Horton Foote centre son scénario autour de Tom Robinson et Arthur Radley dit Boo, deux oiseaux moqueurs que les hommes mettent à mal. Concentrant l'action sur une année, le film trace le parcours d'un double apprentissage de la justice. Celui du jeune garçon, presque adolescent et celui de sa sœur de six ans, qui appartient encore au monde de l'enfance.

### Des ombres sur l'enfance

Avant que l'histoire ne commence, la petite ville de Maycomb vit dans un calme trompeur. Le film commence par de lents mouvements de caméra rectilignes qui semblent chercher les rares passants. La voix-off de la narratrice, peu présente dans le film, confirme l'impression de langueur et d'ennui. C'est Scout qui va dynamiser le plan en entrant violemment dans le champ, d'un mouvement de corde, avec sa petite voix aigrette. Les seuls personnages qui animent les plans sont les enfants d'Atticus Finch. Ils virevoltent, se perchent en haut d'un arbre, se vautrent sur un fauteuil à bascule, se balancent d'un bord du cadre à l'autre, courent d'un plan à l'autre. Ils incarnent la force vitale et dynamique de cette ville endormie. Quand leur ami Dill leur lance le défi d'aller déloger Boo Radley, c'est dans un roulement de pneu qu'ils s'élancent. Quand Dill encore les exhorte à aller au tribunal, ils lui font la courte échelle pour voir ce qu'ils ne sont pas censés observer. Leur gestuelle transgresse sans cesse le calme des plans.

Et ce qu'ils aiment par dessus tout, c'est se faire peur. Le film est construit sur l'alternance du jour et de la nuit, où le traitement expressionniste du noir et blanc porte l'angoisse enfantine. Comme dans *La Nuit du chasseur* de Charles Laughton, les ombres distillent la peur. Mais ici elle est suscitée par les enfants. Dans le roman, Dill est présenté « comme une sorte de Merlin de poche », c'est lui qui lit *Dracula*, qui cherche le danger. C'est lui qui vient les chercher pour s'aventurer du côté de chez Radley.

Le grincement de la balancelle vide, le bruit du vent, l'ombre d'une main menaçante font battre le cœur plus vite. La musique, un rien gothique, se fait ensuite complice de leurs palpitations. La caméra adopte leur point de vue et nous ne savons pas s'il ne faut pas réellement avoir peur. Le livre comme le film nous font revivre ainsi le charme des fortes émotions enfantines. Lors de la deuxième nuit du film, Jem trouve la médaille déposée au creux du tronc, à la frontière du territoire hostile. Les cris du chat-huant font monter l'adrénaline. Lors de la troisième nuit, Jem montre à Scout sa boîte à merveilles, celle que nous avons vue au générique ; celle qui contient tout le mystère de l'enfance. Mais le film est à son tournant et Jem commence à se poser des questions. L'obscurité va faire surgir d'autres spectres, malveillants. Dès la première nuit d'ailleurs, le réalisateur lie les deux figures de l'effroi, l'imaginaire et la réelle. Avant de montrer les enfants se rendant chez Boo, le réalisateur fait un fondu enchaîné sur le visage menaçant d'Ewell, le choix de l'acteur contribuant à lui faire incarner le mal (« hell », « l'enfer ») qui s'entend sourdement dans son nom. Les enfants n'en sont pas conscients mais le spectateur sait déjà qui est l'homme à craindre. Les escapades nocturnes mettront dès lors en scène les voitures noires du Klan, l'apparition menaçante d'Ewell, rôdant autour de la voiture. La nuit devient porteuse d'angoisse réelle. Lors de la séquence finale, Jem se fera agresser sans que l'on ne voie jamais Ewell. Le cadrage sans cesse se déplaçant pour laisser la lutte hors champ. Il est bien temps de s'effrayer des ombres et des grincements ; on ne joue plus.

### La prise de conscience de l'adolescent

Le monde des adultes va imposer un autre mouvement aux enfants. Leur apprentissage va ainsi passer par le corps. Jem, parce que l'aîné et aussi le fils, cherche des raisons pour continuer à admirer son père. Son adoration enfantine ne suffit plus maintenant qu'il devient adolescent. C'est lui qui scrute vraiment ce qui se jouera avec Tom Robinson.

On sait que Jem reproche à son père de ne pas lui donner une arme. Lors du repas avec le petit Walter Cunningham, un échange de regards montre que le père assume tout à fait cette frustration. Il profite de la discussion pour expliquer pourquoi on ne doit pas tirer sur un oiseau moqueur ; c'est un péché, cet oiseau n'est là que pour faire du bien aux hommes en chantant. Jim tient de toute façon son père, trop vieux, pour un mauvais tireur. La mise en scène de Mulligan souligne ce qui se passe ici entre le père et le fils. Lorsque le shérif Tate lui confie l'arme, Scout lui crie qu'il ne sait pas tirer et Jem approuve d'un mouvement de tête ! Le réalisateur prend soin de nous tromper en multipliant les champs contre-champs entre la rue et les enfants. Le jeu de Gregory Peck avec ses lunettes encombrantes semble indiquer qu'il visera mal, mais il abat l'animal au premier coup et les plans sur Jem montrent combien c'était important

pour lui : il irradie d'admiration. Ce chien enragé, c'est un peu la préfiguration de l'affrontement avec Ewell dans la séquence suivante. Quand Atticus va voir la femme de Robinson, ses enfants tiennent à l'accompagner. Scout s'endort. Jem, lui, suit tout, assis derrière les vitres de la voiture. C'est lui qui voit, alors que leur voiture s'éloigne, la silhouette titubante d'Ewell hurlant : « Amoureux des nègres ! » Le plan subjectif souligne l'émotion du garçon. De retour chez eux, Atticus, portant Scout endormie, il explique qu'il ne peut le préserver des « vilaines choses » du monde. Jem veille et souffre de sa nouvelle lucidité.

Le procès bloque physiquement les enfants dans un espace clos. Ils doivent s'arrêter et écouter. Les plans mettent davantage Jem en valeur, Scout semble encore trop petite. Le contexte historique décuple la charge émotionnelle du film. Ainsi, l'acteur qui incarne Tom Robinson savait très bien de quoi il parlait, de quoi il pleurait. Et Gregory Peck de lui tourner le dos pour ne pas pleurer lui aussi. C'est le pasteur qui doit faire se lever Scout, Jem s'est mis seul debout pour honorer son père lorsqu'il quitte le tribunal. Lorsque Atticus annonce la mort de Tom, les champs contre-champs écartent encore Scout. C'est Jem qui reçoit cette violence en plein cœur et qui décide de l'accompagner pour annoncer ce drame à la famille Robinson. Il se retrouve à nouveau spectateur impuissant dans la voiture, Ewell crachant au visage de son père. Atticus refuse de se battre, comme il l'a appris à ses enfants. Regard méprisant, il s'essuie le visage et conserve tout son ascendant, mais il ne pourra plus dire que ce n'est que du « bluff ». Il sait qu'Ewell est un individu nuisible qu'il ne pourra abattre comme le chien enragé. Jem semble donc avoir à apprendre la cruauté des hommes et à constater les limites de la justice humaine. Il en aura le bras cassé et se retrouvera cloué au lit, inconscient, à la fin du film.

### Lueur d'espoir

Cependant, pendant tout le film, d'une autre manière, plus positive, Scout va apprendre elle aussi ce que justice veut dire. Le lien qu'elle entretient avec son père est bien plus sensible que pour Jem qui semble relativement seul. Atticus discute beaucoup avec Scout. L'absence de la mère est largement compensée par ce père atypique mais aimant. Calpurnia est d'ailleurs dans le film une figure maternelle. Jeune et avenante, elle ne fait pas peser sur Scout « sa présence tyrannique » comme dans le roman. La tante a également disparu. L'influence d'Atticus sera donc prépondérante et Scout semble incarner la même éthique que son père. Lors de l'affrontement avec le Klan, c'est elle qui les sauve. Jem les a conduits jusqu'à la prison, comprend qu'il ne peut laisser son père seul, mais il en reste là, sur le refus de partir. Scout, avec son intelligente naïveté, remet en place le père Cunningham. Implicitement, elle souligne sa mi-

sère et la bonté de son père à son égard. Pour une fois, elle se bat non avec ses poings mais avec des mots ; elle est la digne fille de son père.

Mulligan met le personnage de Scout au premier plan des séquences autour du second oiseau moqueur de l'histoire. À la fin du film, Scout est cette fois bel et bien réveillée. Sauvée par son déguisement de jambon, elle assiste à la scène de l'agression. Ses yeux horrifiés perçoivent la lutte hors champ. Le personnage de Boo est filmé comme une apparition fantomatique : sa silhouette emportant Jem inanimé se superpose au plan de la forêt comme s'il en était le génie bienveillant. La découverte de Boo est ensuite traitée de façon extrêmement émouvante. D'un geste furtif de crainte, l'acteur Robert Duvall le fait brusquement sortir de l'ombre. Cet être blond qui irradie de candeur et de force dans l'embrasement de la porte ne pouvait qu'embraser le cœur de la fillette. Et pour une fois qu'elle le voit de face, elle lui dit seulement : « Salut, Boo ». Mais avec quel sourire ! La musique souligne cette rencontre magique qui permet de transcender le drame. Comme les lumières sont trop fortes, ils sortent. Elle l'emmène sur la balançonne, là où son père lui expliqua ce qu'est un compromis. Alors évidemment, elle comprend tout de suite pourquoi il faut dire qu'Ewell est tombé sur son couteau. Gregory Peck parvient magistralement à faire sentir l'égarement d'Atticus à ce moment-là : son intégrité ne convient plus. Le shérif Tate et Scout affirment qu'il ne faut pas tirer sur l'oiseau moqueur. La parfaite éducation d'Atticus paie ici. Sa fille comprend mieux que lui comment « se mettre dans les chaussures d'un autre ». Et de fait, elle va raccompagner Boo jusque chez lui, franchir avec lui les marches de la véranda et permettre au film de s'achever sur ce mouvement d'espoir. Elle sait comment mettre les principes de justice en accord avec le réel. La mort d'un homme est compensée par celle d'un autre, qui en sauve un troisième. C'est ce que son frère n'a pas réussi à faire, en restant trop à distance et fasciné par la figure paternelle.

Le film réussit donc son pari de nouer les deux liens du roman : la fin de l'enfance et le discours sur la justice. Le rôle des deux enfants, plus équilibré dans le film que dans le livre, permet de suggérer une vision réaliste mais non pessimiste de la justice humaine. Si bien qu'il semble même annoncer l'avènement des droits civiques aux États-Unis. Martin Luther King prononcera son discours un an après la réalisation du film. On tirera sur cet oiseau moqueur, mais son chant n'en sera pas moins entendu.

**MARIE OMONT**





© LOST FILMS



© LOST FILMS

## Entretien avec Marc Olry, fondateur de la société de distribution LOST FILMS

**Qu'est-ce qui vous a amené au métier de distributeur de films ?**

Je suis d'abord technicien dans le cinéma (assistant réalisateur puis accessoiriste) j'ai beaucoup d'amis proches qui sont distributeurs. Étant un grand cinéphile, élevé à *La Dernière Séance* d'Eddy Mitchell, au *Ciné-club* de Claude Jean-Philippe ou au *Cinéma de minuit* de Patrick Brion, j'ai toujours pris goût aux classiques américains et hollywoodiens. Il y a cinq ans j'ai d'abord participé à une société de distribution de patrimoine (films de reprises en salles) puis j'en ai eu marre de me résoudre au choix de mes associés et de ne pas choisir moi-même un film pour le défendre le mieux possible. Comme je peux le faire maintenant avec Lost Films. Je choisis un film rare ou méconnu et je m'occupe de tout : visuel de l'affiche, dossier de presse, sous-titrage, programmation avec les salles de cinéma etc...

**Qu'est-ce qui a motivé votre choix de distribuer à nouveau le film de Robert Mulligan ? Comment connaissiez-vous ce film d'ailleurs ?**

En fait je souhaitais le ressortir en salles il y a trois ans déjà avec cette première société mais cela ne faisait pas l'unanimité dans le groupe. Le film m'a tout de suite parlé, il a fait résonner en moi quelque chose de moderne ou d'actuel bien qu'il soit en noir et blanc ou des années 1960. J'ai tout de suite été séduit par son portrait de l'enfance, par la découverte qu'il opère du monde des adultes et de ses injustices, de sa cruauté mais aussi du racisme. J'avais bêtement voulu découvrir ce film parce que j'avais été intrigué par le titre : *Du silence et des ombres* (en français) et *To kill A Mockingbird* (en anglais) qui avait fait remporter un Oscar à Gregory Peck. Je ne connaissais pas le roman de Harper Lee et n'avais jamais entendu parler d'elle. Bizarrement, je n'ai jamais pris goût à la lecture alors que je dévore les films. Par exemple, il y a quelques années, j'ai eu envie de lire *Dracula* de Bram Stoker parce que Coppola allait en faire une adaptation fidèle au cinéma.

**Que pensez-vous de l'arrivée des projecteurs de films et des copies de cinéma numériques ? Ce phénomène de modernisation technologique coûteux ne va t-il pas encore fragiliser les maisons de distribution indépendantes ?**

Malheureusement, c'est maintenant une avancée technologique inéluctable et toutes les salles devront prochainement être équipées en numérique. L'important étant qu'elles puissent garder un projecteur 35 millimètres pour diffuser nos films. Par définition, le marché du cinéma de patrimoine, des films de reprise est déjà plus réduit. J'espère

que les salles maintiendront leurs séances ou leurs rendez-vous autour des films du patrimoine. L'intérêt du numérique tient surtout dans le fait que les copies ne s'abîmeront plus et voyageront plus facilement. Mais ce type de cinéma doit continuer d'être montré sans être écrasé par les nouvelles productions qui sortent de plus en plus massivement en numérique. La diversité des films et la possibilité pour les salles d'avoir accès aux films qu'elles demandent doivent rester possibles.

**Enfin, à votre avis, à l'heure du « Home cinéma » et de la « vidéo à la demande », qu'est-ce qui peut encore pousser les spectateurs à venir découvrir un film dans une salle de cinéma ?**

Il faut pouvoir donner envie de se déplacer. *Du silence et des ombres* existe en DVD mais ce film est peu connu des cinéphiles, il a été peu diffusé à la télévision. C'est pourquoi j'avais envie d'y croire et de faire partager mon engouement. Cela a été aussi une vraie découverte pour les différentes salles comme s'il s'était agi d'un film nouveau. Le public a suivi puisque trois copies du film ont attiré plus de 11 000 spectateurs en moins de six mois. Le sujet reste universel et parlant pour un spectateur de 2011.

**ENTRETIEN RÉDIGÉ PAR MARC OLRV**

## Entretien avec Florian Deleporte, directeur du Studio des Ursulines

### Comment êtes-vous devenu exploitant de salle de cinéma ?

La tendance actuelle est d'estimer que le métier d'exploitant s'apprend dans des écoles comme La Fémis. C'est possible pour les réseaux ou les complexes, mais généralement dans les petites structures indépendantes ce n'est pas le cas. Le point commun des exploitants, c'est précisément qu'il n'y en a aucun. Tous les exploitants de Paris, par exemple, ont des parcours différents. Il y en a qui viennent de l'accueil ou de la projection. Il y en a d'autres qui reprennent l'affaire familiale, d'autres qui sont arrivés dans le cinéma après des études de commerce. La diversité des parcours professionnels contribue à la richesse de cette profession d'exploitant indépendant. Le moule n'existe pas. Quant à moi, enfant, j'étais déjà cinéphile ; je passais mon temps, au collège, dans le cinéma indépendant de ma ville. Une fois devenu étudiant, il a fallu que je paie mes études, j'ai donc déchiré les tickets de ce cinéma où je connaissais absolument tout le monde. Le directeur m'a pris avec les murs, si je peux dire ! Puis j'ai envoyé un CV (pour continuer dans l'accueil) au Cinéma des cinéastes qui allait ouvrir. À partir de ce moment-là, j'ai grimpé ; tous les six mois, j'avais une petite promotion jusqu'à devenir assistant. J'ai fini par partir, j'ai fait d'autres boulots dans le cinéma et ailleurs. J'ai finalement été rappelé par l'ARP (l'Association des Auteurs, Réalisateurs, Producteurs) – à l'époque propriétaire du Cinéma des cinéastes et du Studio des Ursulines – qui m'a demandé de m'occuper du Studio.

Il a été question de revendre le Studio des Ursulines car le Cinéma des cinéastes demandait déjà beaucoup d'attention et d'argent. Lorsque nous avons vu qui répondait à l'appel d'offre, nous avons compris qu'il fallait tout tenter pour reprendre l'affaire. On a donc fait une contre-proposition. Louis-Paul Desanges étant scénariste, il est resté dans la société en tant que gérant et je suis passé directeur. C'était le plus logique en termes de postes financiers pour réduire les coûts de la société. Cette économie faite sur la direction nous a permis de créer le poste de médiatrice culturelle à temps plein qu'occupe actuellement Claire Legueil.

### Quel lien avez-vous aujourd'hui avec le Cinéma des cinéastes ?

Nous n'avons plus aucun lien avec le Cinéma des cinéastes depuis le rachat en 2006.

**Que représente pour vous le Studio des Ursulines berceau du cinéma d'Art et d'Essai et de l'avant-garde ? Est-ce que cette histoire compte pour vous ?**

L'histoire du Studio des Ursulines est une histoire personnelle et familiale. Ça a fait beaucoup sourire autour de moi quand j'ai annoncé aux amis et à la famille que j'allais reprendre la direction de ce cinéma. Je me suis aperçu alors que dans ma famille qui, précisons-le, n'était pas parisienne, beaucoup venaient au Studio des Ursulines, mon père, ma mère, et même ma grande tante ! Ignorant tout cela, j'avais traversé la Seine à mon tour, quelques années plus tard, pour venir m'asseoir dans ce cinéma. Le Studio des Ursulines est un lieu mythique, où l'on ne peut pas faire n'importe quoi. C'est une vraie charge morale que de reprendre ce Studio, premier cinéma Art et Essai de France en 1955 et spécialisé depuis mars 2003 dans l'accueil du jeune public.

**Cette charge morale se retrouve-t-elle dans votre collaboration avec le ciné-club du lycée Lavoisier ?**

J'ai l'habitude de dire qu'ici on montre des films aux enfants et non des films pour enfants. Le Studio des Ursulines s'adresse donc au jeune public qui, ne l'oublions pas, va des enfants de quatre/huit ans aux adolescents. La petite enfance marche bien en raison d'une demande très importante. Au sortir de l'enfance, les préadolescents sont plus instables parce qu'ils commencent à aller dans les complexes pour voir des films comme *Twilight* en 4 D ! Ce n'est qu'après qu'on les récupère, certains notamment via les ciné-clubs. Le Studio des Ursulines a une vraie tradition de transmission, c'est un héritage que j'ai à cœur de perpétuer. Je mène avec les lycéens un travail d'accueil et de préparation puisque ce sont eux qui programment les films via un comité de sélection. Ce sont eux qui présentent les films avec plus ou moins de timidité et d'assise selon les personnalités. Ils font preuve d'un choix extrêmement pointu, cette exigence nécessitant une étroite collaboration notamment dans la préparation des questions du débat. Les lycéens mènent également un véritable travail de communication puisqu'ils ont créé une mailing liste ainsi qu'un forum de discussion autour des films. Ces séances de cinéma ont parmi les meilleurs taux de fréquentation du Studio des Ursulines. Les jeunes sont motivés, ils viennent à 18 heures préparer la séance. Après six séances d'existence, on peut dire que l'on a dépassé l'attrait de la nouveauté et que ce ciné-club a su rencontrer son public. C'est une réussite !

### Comment envisagez-vous l'action culturelle que vous menez auprès des films ?

Le métier évolue : on ne peut pas se contenter de passer des films. Il faut donc multiplier les animations. Claire Legueil consacre une bonne partie de son temps à préparer des ateliers, elle présente également le film avant la projection. Depuis 2003, on peut dire que la notion d'animation est allée crescendo. Au début, des conteurs venaient prolonger la projection. Depuis 2005, Nadège qui était stagiaire et qui passait un diplôme préparant à la gestion de lieux culturels ou de centres de loisirs avait commencé à développer des ateliers et un relationnel fort avec des institutions et, à notre prise de direction, on a créé le poste de médiatrice culturelle pour elle. Grâce au travail mené par la suite par Claire Legueil, les ateliers ont pris un nouvel essor. La médiation culturelle a tendance à se développer car, plus on en fait, plus on trouve d'outils, de concepts qui fonctionnent auprès du jeune public. Le Studio des Ursulines a une spécificité quant à la densité et à la fréquence des animations. Il manque d'ailleurs un poste à mi-temps pour s'occuper notamment des présentations le week-end, lorsque nous ne sommes pas là.

### Et pour le numérique ? Vous allez devoir y venir ?

On va devoir y passer comme tout le monde, bien sûr ! Il faut savoir que le numérique est un progrès économique pour les majors et non un progrès technique. Le progrès du 35 millimètres, c'est le 70 millimètres. Là, on a un piqué incroyable. Le temps que dure un projecteur en 35 millimètres est divisé par trois avec le numérique qui, en outre, coûte beaucoup plus cher à l'achat, à l'entretien, pour une qualité moindre. Mais comme c'est nouveau et que c'est plus onéreux, on nous fait croire que l'on nous vend une qualité meilleure. C'est le discours que l'on entend dans le public qui se laisse avoir : si UGC augmente ses prix, c'est à cause du numérique qui est censé coûter plus cher. Du coup, on se dit que si c'est plus cher, c'est que c'est mieux. De mon point de vue, le risque du numérique est un appauvrissement de la qualité. Il faudra avec le numérique proposer des choses en plus comme l'animation, l'accueil. Au Studio des Ursulines, ce que l'on peut apporter au numérique, c'est l'accompagnement humain et la chaleur.

### Il n'y a pas moyen de résister ?

Non ! La pellicule va encore rester un certain temps, parce que tous les catalogues ne vont pas être numérisés de sitôt. Mais on peut parier que de plus en plus de salles abandonneront progressivement le 35 millimètres. On vend le numérique comme la fin de tous les problèmes et on cite systématiquement des projections 35 millimètres à problèmes, jamais les séances normales. On incrimine forcément le film qui casse, la copie rayée, alors qu'à contrario jamais on ne va parler du gel de l'image, du démarrage du projecteur qui se met en défaut parce qu'il fait un demi degré de trop, des erreurs de versions. Avec le numérique, il y aura d'autres problèmes, pas les mêmes. Il serait malhonnête de dire qu'avec le 35 millimètres, il n'y a aucun problème mais ce ne sera pas la panacée avec le numérique.

### Comment travaillez-vous avec le Festival *Shadows* (cinéma indépendant chinois), *Les Couleurs de la toile* (ciné-club portant cette saison un regard neuf sur le cinéma des années 1990 vu à travers le thème des anges déchus) ?

Le démarrage est toujours le même : des gens viennent nous voir pour nous proposer des idées de collaboration. De notre côté, on exige que ces projets rentrent dans ce que l'on pourrait appeler notre ligne éditoriale. Débat, découverte et enthousiasme, tels sont les trois principes pour qu'un projet soit retenu. La salle du Studio des Ursulines se prête très bien au débat : elle n'est pas trop grande, on se sent proche les uns des autres.

### Comment se fait la sélection des films ?

Pour les films Art & Essai jeune public, une fois par mois, l'AFCAE réunit au Cinéma des cinéastes les exploitants de salle pour une projection autour des prochaines sorties. Il y a également les projections de presse où l'on découvre les films qui vont sortir. C'est là que je décide des films que je vais projeter. Non pas sur des critères purement personnels. Je ne suis pas sensible à Jacques Demy, je n'aime pas *Peau d'âne* par exemple. Je ne suis pas attiré par De Palma, Michael Mann, pourtant je reconnais que tous ces réalisateurs ont un public de grands fans. Dans ces cas-là seulement, je peux être amené à prendre un film que je n'aime pas. En revanche, je ne prendrai jamais un film mauvais sous prétexte qu'il correspond au jeune public, discours pourtant courant parmi les programmeurs du cinéma jeune public, à la télévision et dans les complexes. Il y a beaucoup de distributeurs qui cherchent à me refourguer des nullités



sous prétexte que « c'est pour les petits ». Ma réponse est toute simple : je n'ai pas le droit de proposer de la mauvaise qualité aux enfants qui n'ont pas forcément la capacité de la refuser. Je programme à 95 % au mieux, à 5 % au moins pire ! Comme on est un cinéma d'exclusivité (cinéma négociant auprès des distributeurs, grands et petits, les droits d'un film dès la première semaine d'exploitation), on est tributaire des sorties. Par exemple, en 2010, d'avril à septembre, on n'a eu aucune bonne sortie. Le Studio des Ursulines n'étant pas un cinéma de continuation (cinéma qui obtient les droits de diffusion après plusieurs semaines d'exploitation en salle), je refuse de récupérer des films que l'on m'avait refusés en exclusivité, en deux ou troisième semaine d'exploitation sous prétexte qu'ils ne marchent pas aussi bien que le distributeur l'avait imaginé.

Notre principe est d'avoir les films en première semaine. Il m'arrive de prendre des films en continuation, quand deux films que j'adore sortent exactement au même moment. C'est arrivé en 2009 pour *Brendan et le secret de Kells* de Tomm Moore et *Le Petit Fugitif* de Moris Engel. Les deux films sont sortis le même jour. Nous avons effectué un travail colossal sur le film de Moore ; Claire Legeuil avait rédigé un dossier pédagogique de quarante pages, a été depuis formatrice sur ce film pour les enseignants du 77 qui participaient au dispositif Collège au cinéma, nous avons un partenariat avec des archéologues... Il y avait une telle rencontre entre ce film et nous qu'on ne pouvait pas ne pas le sortir sur le moment. On a donc pris *Le Petit Fugitif* en cinquième semaine, en l'annonçant dès le début. Sur *Arrietty*, le film d'animation d'Hiromasa Yonebayashi des studios Ghibli, on est sur une combinaison qui ne comprend quasiment que des complexes. Forcément, on est derrière eux, d'autant plus que l'on n'a pas obtenu la version originale, du coup les séances du soir sont moins remplies. On a une salle plus petite que les complexes, on propose moins d'horaires, et pourtant même sur le sacro-saint mercredi 14 heures, on arrive, en terme de fréquentation, au-dessus de la moyenne ! Les distributeurs savent que quand je demande un film, on va tout faire, au Studio des Ursulines, pour le défendre.

**PROPOS RECUEILLIS PAR LES FILLES DU LOIR**



© LOST FILMS

## ***Les Filles du loir***

**Les Filles du loir** est une association dont l'objet est de promouvoir la littérature contemporaine et de favoriser la rencontre entre les auteurs et leurs lecteurs.

Créée en octobre 2004, cette association loi 1901, subventionnée par la Région Ile-de-France, réunit 150 adhérents qui reçoivent dans l'année 5 livres, dont la lecture sert à préparer une rencontre avec leur auteur.

La programmation des livres est riche et éclectique. Roman, récit, poésie, polar et bande dessinée seront à l'honneur pour cette nouvelle saison 2010-2011.

Les soirées organisées par l'association sont ouvertes à tous. Elles se tiennent dans des endroits variés, principalement la librairie l'Imagi-Graphe (84 rue Oberkampf, Paris 11ème), la Bibliothèque Marguerite Audoux (10 rue Portefoin, Paris 3ème) et le Studio des Ursulines (10 rue des Ursulines, Paris 5ème).



**STUDIO  
DES  
URSULINES**

[www.lesfillesduloir.com](http://www.lesfillesduloir.com)

[lesfillesduloir@yahoo.fr](mailto:lesfillesduloir@yahoo.fr)

## ***Les Carnets du loir***

**Rédaction : Juliette Keating, Delphine Lizot, Marie Omont, Claire Patrigeon, Stéphanie Perrin**

**Rédactrice en chef : Marie Omont**

**Secrétaire de rédaction : Marine Jubin**

**Photographies : LOST FILMS**

**Relecture : Don't worry baby Team**